

N°4 - Juin 2000

ECHOS DU SEMINAIRE « MONDIALISATION »

LES MUTATIONS DU CAPITALISME VUES PAR
BOLTANSKI ET CHIAPELLO

Le capitalisme prospère, la société se dégrade, la critique est désarmée. Tel est le tableau sur lequel s'ouvre « *Le nouvel esprit du capitalisme* », l'ouvrage qui sert de fil conducteur au séminaire « MONDIALISATION ET MUTATIONS DU CAPITALISME ».

A contre-courant des discours de « crise » invoquée depuis près de trente ans, on a assisté dans les années 80 à une recomposition du capitalisme et un nouvel essor de l'accumulation. Comment ne pas être indignés dès lors face à la dégradation de la situation sociale d'un nombre croissant de personnes dans nos sociétés ? Doit-on accepter que la misère ait fait brutalement irruption dans l'espace public ?

L'ouvrage éclaire les raisons de cette coexistence paradoxale entre capitalisme florissant et une société de plus en plus polarisée. Il stimule la réflexion des participants au séminaire, en montrant qu'une telle évolution n'est pas inéluctable. Toutefois, il ne fait qu'introduire à la tâche ardue qui incombe à la critique sociale : développer des nouveaux schémas d'interprétation et inventer de nouveaux dispositifs protestataires efficaces dans le monde de demain.

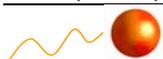
Le nouvel esprit du capitalisme

Dossier préparatoire

Partie 2: "Les étapes d'une recomposition"

DANS CE NUMERO

Après avoir esquissé dans une première partie, les grandes lignes de la théorie du changement que nous proposons Boltanski et Chiapello, Rebonds propose une histoire séquencée des années 1970-2000, au départ de la grille d'analyse que les auteurs nous proposent, en conclusion de leur ouvrage.



Avant d'analyser étapes par étapes le processus de recomposition du système capitaliste e, en parallèle, la neutralisation de la critique sociale, Boltanski et Chiapello dressent en prologue un tableau de la situation actuelle qui frappe par le jeu des contrastes entre un capitalisme florissant et une société dégradée. Une réalité que masque le recours généralisé au topique de crise depuis 30 ans. Et dont la prise de conscience à la fin des années 90 a constitué un réveil douloureux.

C'est un fait établi, mais peu médiatisé : les vingt dernières années ont été marquées par un capitalisme florissant. A rebours des discours qui invoquent encore régulièrement la « crise économique », Boltanski et Chiapello démontrent que le capitalisme se porte au contraire on ne peut mieux.

Un capitalisme florissant

Depuis la fin des années 80, le capital a en effet connu de multiples opportunités d'investissement offrant des taux de profit souvent plus élevés qu'aux époques antérieures. De manière générale, ces années ont été favorables à tous ceux qui disposaient d'une épargne. Et si la croissance s'est durablement ralenti par rapport aux Trente glorieuses, les revenus du capital sont restés en progression. Le partage profit-salaires restant plus favorable aux entreprises.

Épinglons trois traits caractéristiques de ce capitalisme florissant depuis 1980.

1) La rente qui avait disparu pendant la grande dépression des années 30 et qui, durant les décennies suivantes n'avait pu se rétablir du fait de l'inflation, est de retour.

2) Dans le même temps, la déréglementation des marchés financiers, leur décloisonnement, la désintermédiation et la création de « nouveaux produits financiers » ont multiplié les possibilités de profits purement spéculatifs.

Autrement dit, le capital s'accroît sans passer par un investissement dans une activité de production.

Les opérateurs financiers ont dans le même temps retrouvé « une liberté d'action qu'ils ne connaissaient plus depuis 1929 et parfois même depuis le XIXème siècle »

3) Les entreprises multinationales sont également sorties gagnantes de ces années de redéploiement du capitalisme mondial. Le ralentissement de l'économie mondiale depuis bientôt trente ans ne les a pas vraiment affectées et leur part dans le PIB mondial, lui-même en hausse, n'a cessé d'augmenter, de 17 % au milieu des années 60 à plus de 30 % en 1995. On considère qu'elles contrôlent les deux tiers du commerce international, dont la moitié environ est constituée d'exportations intra groupes entre maisons-mères et filiales ou entre deux filiales d'un même groupe. Leur développement est assuré depuis dix ans principalement par des fusions et acquisitions réalisées dans le monde entier accélérant le processus de concentration et de constitution d'oligopoles mondiaux.

Le capitalisme mondial, entendu comme la possibilité de faire fructifier son capital par l'investissement ou le placement économique, se porte donc bien. Les sociétés, elles, vont plutôt mal.

La société se dégrade

Appauvrissement de la population d'âge actif, croissance régulière du nombre de chômeurs et de la précarité du travail, stagnation des revenus du travail : les données qui caractérisent la dégradation des économies occidentales sont mieux connues. Cette évolution s'accompagne de phénomènes marquants – parce que visibles – dans la vie quotidienne des grandes villes : augmentation de la mendicité, SDF, bref diverses formes d'irruption de la misère dans l'espace public.

Le capitalisme prospère		La société se dégrade	
		La critique est désarmée	
Années	Capitalisme	Société	Critique sociale
60	Croissance 	L'âge d'or de la consommation	Temps de la concertation
70	Crise pétrolière 	Crise sociale	La critique sous tension
80	Redéploiement <i>Libéralisation</i> 	Exclusion Polarisation Dualisation	Silence radio
90	<i>Délocalisation</i> <i>Multinationales</i> 		Relance de la critique



La critique est désarmée

Face à cette dégradation de la situation, la critique semble désarmée. Le désarroi idéologique a été l'un des traits les plus manifestes de ces dernières décennies, marquées par la décomposition des représentations associées au modèle de concertation sociale qui s'était mis en place après guerre, sans qu'aucune pensée critique ne paraisse en mesure d'accompagner les changements en cours, alors s'amorçait la grande transformation dont les effets se font aujourd'hui sentir avec toute leur force.

Les dispositifs critiques disponibles n'offrent pour le moment aucune alternative d'envergure. Restent seuls l'indignation à l'état brut, le travail humanitaire et la souffrance mise en spectacle ou encore, des actions centrées sur des causes spécifiques (le logement, les sans-papiers, etc.) auxquelles il manque encore pour prendre de l'ampleur des représentations plus ajustées, des modèles d'analyse renouvelés et une utopie sociale.

Selon les auteurs, si, à court terme, le capitalisme ne s'en porte que mieux, ses forces ayant trouvé à se libérer largement en quelques années d'une partie des entraves accumulées au cours du dernier siècle, il pourrait bien aussi être conduit à l'une de ces crises

potentiellement mortelles qu'il a déjà affrontées. Et il n'est pas sûr qu'il en sorte cette fois-ci - et à quel coût ? - un « monde meilleur » comme ce fut le cas pour les pays développés dans les décennies qui ont suivi la Seconde Guerre mondiale.

Sans parler des effets systémiques d'une libération illimitée de la sphère financière qui commencent à inquiéter jusqu'aux responsables des instituts du capitalisme, il nous semble peu douteux que le capitalisme devrait rencontrer sur le plan de l'idéologie, des difficultés grandissantes s'il ne redonne pas des raisons d'espérer à tous ceux dont l'engagement est nécessaire au fonctionnement du système tout entier.



QUATRE ETAPES DU CHANGEMENT DE L'ESPRIT DU CAPITALISME

L'esprit du capitalisme à l'épreuve de la critique			INTERfaces
Années	Capitalisme (dispositifs d'accumulation)	Critique sociale	Esprit du capitalisme (épreuves)
60	Production, consommation: le cercle vertueux du fordisme	La critique sociale se focalise sur la relation salaire-profit La critique artiste (Mai 68) insiste sur les asymétries de pouvoir	Accords sur les épreuves principales -salaire profit -asymétries des pouvoirs -sélection sociale
70	Crise de l'accumulation et érosion des profits	Le temps de la tension La critique sociale se crispe sur les enjeux du passé	Neutralisation des épreuves instituées -remise en question des négociations nationales -jeu sur le différentiel entre les critiques
80	Organisation post-fordiste du travail (en réseaux, autonomie relative du travail)	Temps de l'indignation muette et de l'engagement direct (mouvements humanitaires, restos du cœur, etc)	Contournement des épreuves sous couvert d'un discours de crise qui inhibe toute contestation
90	Mondialisation (délocalisations, fusions- acquisitions, libéralisation financière)	Un temps pour la relance: de nouveaux systèmes interprétatifs et dispositifs protostataires (mouvements citoyens, sans papiers, Seattle)	Une nouvelle cartographie: le réseau?

Après avoir exposé dans une première partie les huit axiomes du modèle de changement qu'ils utilisent pour rendre compte des transformations historiques du capitalisme sur les trente dernières années, les auteurs décrivent les étapes qui ont conduit à un changement d'esprit du capitalisme.

PREMIERE ETAPE

De la fin des années 60
au début des années 70

La critique en régime d'accord sur les épreuves importantes

Durant cette période, la critique s'est exercée en priorité sur des épreuves qui ont fait l'objet d'un travail de mise en forme et de stabilisation au moyen de procédures leur conférant un caractère d'objectivité. Rappelons que l'on appelle « épreuves », les dispositifs contraignants qui résultent de rapports de force (entre les macro-acteurs que sont la critique et le capitalisme) et qui intègrent les exigences de justice. « L'impact de la critique sur le capitalisme s'opère par le biais des effets qu'elle exerce sur les épreuves centrales du

capitalisme. C'est le cas par exemple des épreuves dont dépend le partage entre salaires et profits, dans un certain état de droit du travail et du droit des sociétés » (76) Cette formalisation rend possible la mise en partage de l'indignation.

Les auteurs distinguent ainsi trois types d'épreuves par l'intermédiaire desquelles l'accumulation du capital et la réalisation des profits ont été recherchées sous des modalités prétendant à la légitimité, et qui **ont été confrontées à la question de savoir si leur déroulement était juste** :

- a) ont été touchées tout d'abord les épreuves dont dépendait la **relation salaire-profit**, c'est-à-dire le partage de la valeur ajoutée. Il s'agit d'épreuves débouchant sur l'affectation aux personnes d'un certain nombre de qualités, de biens, de droits et de devoirs relatifs au travail: la nature des tâches qu'elles doivent réaliser, une rémunération, un type de contrat de travail caractérisé, selon sa précarité et sa flexibilité, en termes de temps travaillé notamment, etc. Ces épreuves avaient fait l'objet, particulièrement depuis les années 30, d'une mise en forme, appuyée sur le droit du travail;



b) ont été également passées au crible de la critique les épreuves qui légitimaient les **asymétries en termes de pouvoir**, ou de position hiérarchique, particulièrement quand cette asymétrie était d'ordre domestique (c'est-à-dire justifiée par l'ancienneté, la propriété familiale ou le genre) mais aussi quand elle prenait appui sur la prétention à des inégalités en termes de mérite validées par le résultat d'épreuves de sélection antérieures (comme lorsque qu'un « mandarin » fait reposer son autorité sur un titre scolaire);

c) la critique s'est enfin attaquée à toutes les épreuves plus ou moins formalisées et contrôlées, supposées légitimes et justes, sur lesquelles reposait la **sélection sociale** : bien sûr, au premier chef, les épreuves scolaires mais aussi les épreuves de recrutement professionnel.

DEUXIEME ETAPE

Du milieu des années 70 aux années 80

De la tension au contournement de épreuves instituées

Les conquêtes sociales de la fin des années 60 et du début des années 70 avaient permis de modifier le partage de la valeur ajoutée **en faveur des salariés**, mais cette situation, ajoutée à la crise pétrolière en 73 qui tendaient à réduire encore plus les profits des entreprises, va convaincre le patronat de se détourner des négociations nationales et de renoncer progressivement à la « grande politique contractuelle » pour explorer de nouveaux modes d'organisation et de relations avec les salariés.

Le système capitaliste tente alors quelques déplacements :

- d'ordre géographique : délocalisation dans des régions où la main d'œuvre est bon marché, le droit du travail peu développé ou peu respecté et les réglementations en matière d'environnement peu contraignantes
- ou d'ordre organisationnel: transformation des grandes structures en flottilles de petites entreprises, précarisation de toute une frange de travailleurs).

Ces déplacements contribuaient à défaire les épreuves instituées, les rendant moins efficaces et pertinentes. Il s'agissait d'une stratégie détournée.

Une stratégie possible, au milieu des années 70, aurait été de tenter un démantèlement des droits associés au contrat à durée indéterminée. Etant donné le haut niveau de mobilisation des salariés une telle stratégie aurait été trop coûteuse, notamment en termes de légitimité. Mieux valait favoriser la multiplication des contrats et des possibilités de déroger aux règles du droit commun, lesquelles restaient inchangées.

Ces déplacements remettaient en question tant les épreuves réglant les relations entre entreprises que celles régissant l'organisation du travail et le partage salaire-profit. Il leur fallait trouver une légitimité. Un des enseignements les plus frappants du livre est sans conteste la découverte que *c'est en jouant sur les différentiels entre les forces critiques que déplacements vont trouver leur premiers éléments de légitimité*

Ces déplacements du capitalisme n'auraient pas pu se faire aussi rapidement, ni avec une telle ampleur, s'ils n'avaient joué sur le différentiel entre la critique sociale et la critique artiste. Rappelons que

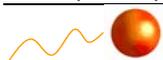
K La première visait une diminution de l'exploitation et des inégalités sociales, une consolidation des dispositifs étatiques de sécurité et une représentation plus forte des salariés dans l'État .

K La seconde, héritée de Mai 68, visait une abolition des formes domestiques de subordination et de jugement, de justification et de contrôle social, non seulement dans l'entreprise, mais aussi dans le monde des relations privées.

Nombre des déplacements ont alors utilisé la force de la critique artiste, pour contourner les épreuves que la critique sociale avait contribué à durcir.

REBONDS

N°4 (2000)



Ainsi, par exemple, face à la demande croissante d'autonomie dans le travail, la réponse qui s'est révélée la plus réaliste et la plus profitable n'a pas consisté à tenter d'élever le niveau de contrôle en alourdissant le poids de la hiérarchie et les dispositifs comptables mais, au contraire, à diminuer la longueur des chaînes hiérarchiques et à aller dans le sens d'une satisfaction des demandes d'allure libertaire ; ce qui contribuait à substituer l'autocontrôle au contrôle externe.

Traduits dans les termes de la critique artiste - autonomie, spontanéité, authenticité, autoréalisation, créativité, vie -, de nombreux déplacements ont pu être interprétés, y compris par une partie au moins de ceux qui les mettaient en oeuvre, comme le résultat d'une reconnaissance du bien-fondé de la position critique par un capitalisme enfin éclairé, auquel son ouverture et son modernisme conféraient une nouvelle légitimité, ce qui a contribué à dissimuler le démantèlement des liens qui associaient le monde du travail au monde civique.

D'autre part, pour éradiquer des lieux de travail les valeurs domestiques, il fallait aussi proposer de nouvelles épreuves qui n'y faisaient pas référence et donc contourner celles des épreuves instituées qui reposaient sur la reconnaissance des écarts hiérarchiques et des dépendances où des fidélités personnelles.

TROISIEME ETAPE :

Des années 80 aux années 90

Neutralisation de la critique sous l'effet des déplacements et reprise de l'accumulation

En contournant les épreuves les plus catégorisées et les plus contrôlées, l'accumulation capitaliste se libère des entraves que faisait peser sur elle la contrainte du bien commun. On voit ce processus à l'œuvre dans les années 1980 où, sous couvert d'un discours sur la « crise », les formes du cosmos capitaliste se redéplient en même temps que redémarre l'accumulation et qu'augmente la part des profits dans le partage de la valeur ajoutée.

Dans le même temps, la critique sociale se trouve désarmée. Les déplacements du capitalisme désarçonnent en effet les forces critiques attachées à la défense des épreuves instituées devenues inopérantes ; tandis que la critique artiste voit ses exigences récupérées et détournées. A la difficulté de produire de nouveaux schémas interprétatifs du nouvel ordre qui émergeait s'ajoutait celle, d'ordre pratique, de savoir quel dispositif privilégier pour agir sur lui. Comment mobiliser des travailleurs qui n'ont plus juridiquement le même statut, ne dépendent plus des mêmes employeurs, ne sont plus concentrés dans de vastes ateliers ? Comment éveiller le sentiment de solidarité quand on ne partage plus la même condition ?

Ces difficultés expliquent l'éclipse du discours critique durant ces années. Il faudra attendre le milieu des années 90 pour que la critique se détourne d'une défense conservatrice des épreuves instituées pour se tourner vers de nouvelles interprétations du monde capitaliste, et vers l'identification de nouvelles épreuves.

QUATRIEME ETAPE :

Des années 90 à nos jours

Vers une relance de la critique ?

Progressivement, en effet, des schémas d'interprétation se reconstituent qui permettent de donner sens aux changements en cours et qui ouvrent la voie à une critique plus spécifique des nouvelles épreuves et à la formulation de revendications et de propositions orientées vers un horizon de justice.

Le genre de critique sociale qui, après le silence des années 80, tend à refaire surface en France au début des années 90 **n'est ainsi pas** directement dans le prolongement de la critique, essentiellement d'inspiration marxiste, des années 70. Dans ses dimensions les plus originales, elle prend appui

- sur le **mouvement humanitaire** qui s'est développé à la charnière des années 80 et 90,

- et aussi sur une thématique de la *citoyenneté* et des *droits*, en partie inspirée de la pensée radicale anglo-saxonne, elle-même d'inspiration libérale, qui met l'accent moins sur une exigence d'égalité que sur un impératif de non-discrimination dans l'accès à des biens publics considérés comme fondamentaux.

C'est ainsi dans une sorte de relation directe avec la souffrance que la critique retrouve un second souffle. Elle se distingue ainsi par un refus relatif du discours et, notamment, du discours théorique, au profit d'un engagement direct auprès des personnes les plus profondément touchées par les effets destructeurs des déplacements du capitalisme.

Elle partage avec les représentants du capitalisme une cartographie du nouveau monde, basée sur la notion de **réseau**. Dans le genre de monde que les auteurs nomment « connexionniste », le réseau devient en effet non seulement un support essentiel des mises en relation sur le marché du travail, mais constitue aussi la meilleure métaphore pour représenter l'état vers lequel le monde social semblait s'orienter.

Par rapport aux représentants du système capitaliste, la critique a cependant pour vocation spécifique de pointer ce en quoi ce nouveau monde est injuste, c'est-à-dire par exemple en quoi ceux qui y réussissent disposent de plus de biens et de ressources qu'ils ne le mériteraient si le monde était juste, ou en quoi ceux qui y échouent n'ont en fait pas eu, dès le départ, les mêmes chances de réussite. Cet apport spécifique de la critique s'apparente à une théorie de l'exploitation.

K Les difficultés de la construction d'une telle théorie de l'exploitation sont particulièrement importantes de nos jours

- Et cela, du fait de la dés-individualisation du capitalisme qui, déjà sensible dans le cas du capitalisme des directeurs (par opposition au patron du capitalisme familial, facilement identifiable), est renforcée par l'importance des capitaux anonymes (par exemple les fonds de pension) et par l'accroissement du nombre des petits porteurs (actionnariat dit « populaire »). Même si le nombre de ceux

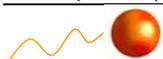
- qui exercent un pouvoir de contrôle sur les circuits financiers est toujours aussi restreint, la discrétion de ces serveurs d'un système dont ils se présentent comme les professionnels (au même titre, par exemple, que les météorologistes, spécialistes des phénomènes atmosphériques) et la multiplication des intermédiaires rendent malaisé le repérage de l'adversaire, c'est-à-dire du responsable *in fine* de la misère des plus démunis.

Enfin, la reprise de la critique s'accompagne, mais toujours avec retard, de l'apparition de nouveaux types de dispositifs protestataires mieux en prise avec les formes émergentes du capitalisme.

On peut interpréter en ce sens les nouveaux mouvements qui, en rupture avec les formes instituées du mouvement ouvrier, se développent en prenant appui sur les schèmes - et, particulièrement, sur la figure du réseau - qui sous-tendent également le nouveau régime de management apparu dans les années 80.

Par ailleurs, parallèlement à l'importance grandissante des firmes multinationales, des pratiques de délocalisation directe ou par l'intermédiaire du développement de la sous-traitance, ainsi que l'interdépendance croissante des politiques économiques, on assiste à internationalisation des mouvements critiques (Seattle, etc.).





Le Pôle de Philosophie sociale du Centre Interfaces

Les origines

Inauguré en mars 1999, le Centre Interfaces est une création conjointe de la Compagnie de Jésus et des Facultés Notre-Dame de la Paix à Namur. Il est organisé en deux pôles distincts : le *Pôle Pédagogique* est chargé d'assurer l'interface entre l'enseignement secondaire et l'enseignement supérieur et universitaire. Le *Pôle de Philosophie sociale* assure quant à lui l'interface entre la recherche universitaire en sciences humaines et le monde de l'action sociale.

Les objectifs

Le Pôle de Philosophie sociale a une double vocation de centre de recherche et de centre de formation. Il vise

- A contribuer, par ses activités, à la formation d'une conscience critique en société et à l'apparition de formes nouvelles de créativité collective dans l'espace politique ;
- A stimuler les interactions entre partenaires issus du monde universitaire et du monde de l'action sociale, débouchant si possible sur des initiatives et des productions communes.
- A développer une réflexion philosophique propre qui se positionne clairement dans les débats de société.

Les activités

Ces objectifs sont poursuivis à travers l'animation et l'organisation de formations de formateurs, de séminaires de recherche, de journées de réflexion et de colloques. Ces activités sont relayées par le journal Rebonds. Les résultats de la recherche sont publiés dans la série : Cahiers Philosophiques

Les partenaires

Le Pôle de Philosophie sociale interagit avec différents partenaires membres d'associations, formateurs et animateurs d'organismes d'Education permanente, chercheurs liés à divers centres universitaires, étudiants et enseignants.

Les personnes

Le Pôle de Philosophie sociale occupe une personne à temps plein, Muriel Ruol, engagée à la fois dans la recherche et la construction du projet.

Le Pôle Pédagogique comprend quant à lui 3 personnes, détachées de l'enseignement secondaire.

Le secrétariat

Est assuré par
Stéphanie Médina

Des informations sur le centre Interfaces?

- Interfaces@fundp.ac.be
- <http://www.fundp.ac.be/institution/autser/interfaces/interfaces.htm>
- secrétariat : ☎ 081 - 72 51 97; fax 081 - 72 51 98

POUR RECEVOIR REBONDS CONTACTEZ NOUS!

Liste des publications

Série « Cahiers philosophiques »

N°1: *De la neutralisation au recoupement. John Rawls face au défi de la démocratie plurielle*, octobre 1999, 21 p.

N°2: *Pour en finir avec le « désenchantement du monde ». Démocratie et traditions dans la pensée de J.Rawls*, décembre 2000, 22 p.

N°3: *Pour une responsabilité citoyenne. Le concept rawlsien de « recoupement » peut-il éclairer l'événement de la Marche Blanche ?*, février 2001, 31 p.

N°4: *Former des citoyens responsables. Un défi pour l'enseignement, un défi pour l'action sociale*, mai 2001.

☞ Signalons que ce cahier, écrit en commun avec Pascale Prignon (Pôle Charnière) est à paraître également dans la série : *Cahiers pédagogiques* dont il constituera le n°8.

Série « Rebonds »

Le Journal des séminaires et formations reprend de manière critique le contenu des formations, propose des outils méthodologiques pour prolonger la réflexion.

N°1: *Suivre le mouvement ou ramer à contre-courant: le dilemme de l'Education permanente. Echos de la formation inter-mouvements du MOC*, octobre 1998, 8 p.

N°2: *Sens et non-sens de l'action solidaire. Partie 1. Le contexte. Une modernité en crise*, décembre 1998, 7 p.

N°3: *Le nouvel esprit du capitalisme. Partie 1. Un modèle de changement. Dossier préparatoire au colloque "Mondialisation et mutations du capitalisme"*, avril 2000, 11 p.

N°4: *Le nouvel esprit du capitalisme. Partie 2. Les étapes d'une recomposition. Dossier*

préparatoire au colloque "Mondialisation et mutations du capitalisme", juin 2000, 9 p.

N°5: *Civisme et dés-engagement. Le citoyen face aux structures*, mars 1999, 10 p.

N°6: *Ingérence et non-ingérence. Sur un prétendu droit d'intervenir par humanité*, mars 2001, 9 p.

N°7: *Sens et non-sens de l'action solidaire. Partie 2. De la militance à l'engagement*, septembre 2000, 6 p.